

EN ALASKA

L'OEUVRE

DES

SOEURS DE SAINTE-ANNE

PARMI LES SAUVAGES ET LES BLANCS

RECIT DE VOYAGE

PAR

SR MARIE DE L'ANGE-GARDIEN



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs-éditeurs

419 & 421, RUE SAINT-PAUL

1900





EN ALASKA



L'OEUVRE DES SOEURS DE SAINTE-ANNE

PARMI LES SAUVAGES ET LES BLANCS



RECIT DE VOYAGE

PAR

SR MARIE DE L'ANGE-GARDIEN



Couvent de Lachine, le 25 avril 1900.

Monsieur le directeur (1),

VOUS me demandiez, au retour de ma visite des missions de nos sœurs dans la Colombie-Anglaise et l'Alaska, de vous raconter mes impressions de voyage.

Quelle tâche ai-je entreprise en acceptant votre invitation ? On a tant parlé du Klondyke ! Il semble que tout a été dit sur ce sujet.

Pourrai-je intéresser vos lecteurs, moi qui, en voyageant, n'ai eu d'autre but que de faire une visite officielle à nos pauvres sœurs missionnaires de là-bas. Parler de leurs sacrifices, de leur dévouement, des privations qu'elles endurent, serait chose assez facile ; mais vous

(1) Ce récit se compose de cinq lettres déjà parues dans la *Semaine religieuse* de Montréal.

— 2 —

m'avez suggéré de regarder en-dehors des fenêtres de nos missions, de parler de la nature grandiose de ce pays, de ses hautes montagnes, de ses lacs immenses, de ses longs fleuves, de ses villes que l'appât de l'or a fait surgir comme par enchantement, des mineurs, de leurs mœurs, du développement de la religion, des travaux des missionnaires. Franchement, n'est-ce pas trop demander à une religieuse, si peu habituée aux choses du dehors. Je ne m'en rends pas moins à votre désir ; mais je compte sur l'indulgence de vos abonnés.

En route. — Colombie-Anglaise

Partie de Lachine, le 8 mai 1899, je me suis rendue à Victoria, B.-C., par le Pacifique Canadien.

Le trajet entre Montréal et Vancouver n'offre rien de bien particulier.

J'avais visité la Colombie-Anglaise en 1892. Depuis lors, nos sœurs ont agrandi leur hôpital ; elles ont pris la direction d'un orphelinat pour les garçons et d'un jardin de l'enfance (kindergarten) pour filles et garçons. Ces deux établissements jouissent de l'estime du public et présentent tous les avantages désirables, au point de vue de la formation physique et intellectuelle.

Le 25 mai, je me mettais en route pour Juneau, au sud de l'Alaska.

Le Dirigo sur lequel je m'embarquai, stationnait depuis quelques heures dans le port de Victoria.

A peine étions-nous à bord qu'il quittait la rade.

Le Dirigo est un bateau de mer de moyenne dimension, faisant plutôt le transport des marchandises que celui des passagers.

Cependant, on comptait à bord quatre-vingt voyageurs de première classe et une trentaine de seconde, des mineurs pour la plupart. L'un d'eux, fils de M. Octave Chevrier, de Rigaud, s'en allait au lac Atlin, dont les mines d'or sont très riches. La rencontre inattendue des sœurs de Sainte-Anne fut pour lui comme une évocation du pays natal : il les avait vues si souvent dans son village.

Favorisé par un temps superbe, notre vaisseau se glisse doucement à travers les îles de toutes formes, de toutes dimensions et d'une beauté ravissante.

Le 28, fête de la Sainte-Trinité, nous n'avions pas eu le bonheur d'entendre la sainte messe ni de participer au banquet eucharistique.

Le soir, comme pour dilater nos cœurs, la nature nous présente un beau coucher de soleil sur mer. L'atmosphère était pure, le ciel sans nuage, le soleil allait disparaître à l'horizon, jetant des reflets dorés sur la crête des vagues. Ce fut une heure de délicieuse contemplation. Ah ! me disais-je, si les pâles rayons de l'astre terrestre nous captivent et nous ravissent au point de nous faire oublier les ennuis de la terre, qu'en sera-t-il lorsque nous serons baignés dans les flots de lumière du Soleil de l'éternité !

Nous voguons toujours vers le nord. Les paysages attirent encore notre attention. Ici, ce sont des montagnes dont la cime, couverte de neige et de glace, reflète au soleil le cristal le plus brillant. Ailleurs, nous observons ce que les anglais appellent *Dead Glaciers* : c'est la trace profonde imprimée sur le rocher par le passage d'anciens glaciers, qui ont fini par disparaître.

Alaska. — Juneau et Douglas Island.

Le 30, à 1.30 heure du matin, nous abordions à Juneau. Le très révérend Père René, préfet apostolique, et le Père Tréca, tous deux jésuites, avaient eu l'extrême bienveillance de venir à notre rencontre.

A la douce lueur d'un beau clair de lune, nous devinions nos sœurs, sur la galerie du couvent, où elles nous attendaient avec impatience. Comment dépeindre la joie ineffable de cette entrevue !

L'Alaska, dont nous foulons le sol, s'étend depuis le 130^e degré de longitude ouest de Greenwich jusqu'au-delà du 170^e, et depuis le 52^e parallèle de latitude nord jusqu'au 72^e parallèle. Son climat est très rigoureux, pendant les six mois d'hiver. Rarement la température s'élève à zéro centigrade et elle descend jusqu'à 75° fahrenheit ou 60° centigrade. On rencontre dans ces pays des fleuves qui peuvent être rangés parmi les plus grands du monde. Le Yukon, y compris le Pelly river et le Lewis river, qui n'en sont que la continuation, a un parcours de 3,000 milles.

L'Alaska possède un système de montagnes dont la hauteur atteint 19,500 pieds. Les principaux sommets sont les monts Saint-Elie, Crillon, Logan, Wrangel. Ces montagnes recèlent des mines d'or, d'argent et d'autres métaux précieux.

La petite ville de Juneau, située sur un bras de mer très étroit, est entourée de montagnes de toutes parts excepté du côté de la mer. On y voit de jolies habitations, mais l'orientation des maisons est fort

curieuse : l'une regarde l'ouest, l'autre le soleil levant, une troisième tourne le dos à la mer et regarde la montagne. La population d'environ 2,000 âmes se partage entre quantité de sectes protestantes, si l'on en juge par les nombreux temples disséminés çà et là. On y compte aussi plusieurs Indiens encore païens et un certain nombre de Russes schismatiques.

Le catholicisme y a fait quelque progrès dans ces dernières années. A l'arrivée des sœurs en 1886, elles formaient à elles seules toute l'assistance aux offices du dimanche. Aujourd'hui trente à quarante personnes sont présentes à la messe.

L'école catholique compte soixante à soixante-quinze enfants. Mais à Juneau nos sœurs sont non seulement éducatrices, elles sont de plus *hospitalières*.

Pressées par les circonstances, elles ont ouvert un hôpital où les victimes des accidents du travail, dans l'exploitation des mines, trouvent, avec un abri convenable, tous les soins que requiert leur état.

Vis-à-vis de Juneau, à une distance équivalente à celle qui sépare Lachine de Caughnawaga, *Douglas Island* se dresse fièrement dans la mer. Je n'en parlerai que pour mentionner la mine d'or *The Threadwell Mine*, du nom de l'aquéreur. Cette mine qui semble inépuisable, fut découverte par un aventurier trop pauvre pour l'exploiter ; il la vendit pour la bagatelle de \$400.00. Aujourd'hui, une puissante compagnie de San Francisco en retire de \$70,000.00 à \$80,000.00 par mois, en moyenne. *Douglas Island* a aussi son école et son hôpital sous la direction des sœurs de Sainte-Anne.

Souvenir du pays

Le révérend Père René m'a raconté que nombre de Canadiens se rendant à Dawson par Juneau, heureux de rencontrer ici un prêtre parlant le français, s'empressaient de profiter de l'occasion pour accomplir leurs devoirs religieux. Un jour, l'un d'eux se présente à la maison des Pères : son teint hâlé et ses mains calleuses annoncent un rude travailleur. De fait, il avait essayé de tous les métiers, depuis le jour déjà lointain où il quittait son petit village de la Province de Québec, pour aller tenter fortune sur les côtes du Pacifique.

— Ah ! mon Père, s'écria-t-il en apercevant le missionnaire, que je suis donc content de pouvoir parler français avec un Canadien... avec un prêtre !

Et la conversation s'engage aussitôt, animée, intarissable : il ne peut se rassasier de parler et d'entendre parler la langue de son pays.

Après avoir longtemps causé, il finit en bon chrétien qu'il était, par régler ses comptes de conscience.

— Mon Père, ajouta-t-il en se retirant, savez-vous ce qu'il me faudrait maintenant pour mettre le comble à mon bonheur ?

Quoi donc, mon brave ami ?

— Une messe..... avec des cantiques comme *par chez nous* ! Que j'aimerais donc à entendre chanter : « Travaillez à votre salut » et « Esprit-Saint des... ! » Dire qu'il y a vingt ans que j'ai entendu ça !

— Je puis bien vous promettre une messe, reprend le missionnaire, mais les cantiques... Et il hésite un instant... ; puis, avec un malin sourire : Venez tout de même à la messe, demain. —

Le lendemain, à l'heure de la messe, on pouvait voir, dans la chapelle de notre couvent, un homme à genoux sur un prie-Dieu, et profondément recueilli : l'expression émue de son visage disait assez avec quelle ferveur il priait.

Tout à coup l'harmonium commence à égrener ses notes moëlleuses et trainantes, et aussitôt des voix d'une douceur et d'une piété angéliques attaquent avec fermeté : « Travaillez à votre salut ».

Notre voyageur croit rêver... Ce cantique évoque en son esprit la vision nette et saisissante de vingt années de bonheur, écoulées là-bas, sur les rives du Saint-Laurent.

Ce cantique ! mais c'est le village natal, c'est la petite église étincelant au soleil ; c'est la grand'messe du dimanche au milieu des siens, et après la messe, ces bonnes causeries où l'on se raconte les faits divers de la semaine.

Ce cantique, il l'a appris sur les genoux de sa mère, dont il croit, en ce moment, reconnaître la voix. Combien de fois, depuis, il l'a fredonnée avec ses compagnons d'enfance ! Avec quel entrain, on le chanta pendant la retraite de première communion !

Oh ! ce cantique !

.....Et lentement sa tête fléchit, puis retombe entre ses mains..... Pendant tout le reste de la messe, il ne fit pas un mouvement.

Quand il eut quitté la chapelle, on remarqua que son prie-Dieu était baigné de larmes.

En route pour Dawson

Notre départ de Juneau devait s'effectuer dans les premières semaines de juin.

Des circonstances incontrôlables nous obligèrent cependant à modifier notre itinéraire. Ce fut heureux ; car des milliers de voyageurs, partis avant nous, se virent forcés d'attendre, à Skagway, l'ouverture de la navigation sur le lac Summit.

Les plus pressés durent le côtoyer à pied et à cheval. Que de fatigues ils eurent à surmonter ! Mme juge Dugas nous en donna un jour une idée, elle qui fut obligée de se rendre ainsi à *Log Cabin*. Rien que le souvenir de ce récit nous cause encore de vives émotions.

Enfin le 21 juin, à 6 heures du matin, on signalait l'arrivée du bateau.

Quelques instants avant le départ, le révérend Père René voulut bien nous donner la sainte communion, que nous reçûmes comme le céleste viatique d'un long et pénible voyage.

Skagway. — Dès 10 heures, nous touchions au terme d'une première étape, Skagway, jolie petite ville américaine, née d'hier, mais qui compte déjà 3,000 à 4,000 habitants et 700 à 800 maisons bordant des rues assez larges. Le voyageur est tout surpris d'y trouver des magasins aussi bien approvisionnés que ceux des grandes villes. Les constructions sont en bois, les plus belles, lambrissées et peintes.

Nous ne fûmes pas longtemps étrangères à Skagway. La famille Moore, que sœur Marie-Praxède avait connue autrefois à New Westminster, envoya quelqu'un au-devant de nous, et nous pressa de prendre chez elle tout le repos dont nous avions besoin.

M. Moore est pour ainsi dire le seigneur de la ville, qui lui appartient en grande partie.

Nous quittons Skagway dès le lendemain, à destination de Summit, en petits wagons à vapeur.

Pratiquée sur le flanc d'une chaîne de montagnes, la voie ferrée les contourne et les gravit jusqu'à la hauteur de 11,700 pieds. A certains endroits les rails sont posés sur de gigantesques chevalets : on dirait une corniche dominant un précipice, au fond duquel bouillonne un torrent tout blanc d'écume.

De l'autre côté, on aperçoit une route étroite appelée le *Dalton Trail* ; des centaines de voyageurs y ont trouvé la mort. Chargés de

lourds bagages, ils s'épuisaient vite et contractaient des maladies mortelles à vouloir franchir ces montagnes abruptes.

Summit. — A Summit, le capitaine Healy nous invite à prendre le dîner sous une tente, bien propre, où nous sommes servis comme dans les grands hôtels.

Le repas terminé, nous nous remettons en route.

La perspective d'une excursion sur un lac de six à sept milles est généralement fort agréable. Celui sur lequel nous allons voguer, déroule sa nappe verte sur une cime extrêmement haute, d'où son nom de *Summit Lake*. La glace qui le recouvrait, il y a quelques jours à peine, était si épaisse qu'il fallût la briser au moyen de la dynamite, pour livrer passage aux bateaux.

Aujourd'hui encore, il faut s'y frayer un chemin à travers des amas de glaces flottantes. C'est en vain que notre vapeur s'élance à toute force contre cette armée de glaçons ; il est souvent obligé de reculer, puis de reprendre son élan, pour broyer cette étincelante barrière de cristal.

Log Cabin. — Arrivées à *Log Cabin*, de grandes et bonnes voitures à trois sièges nous attendent. Les chemins sont mauvais et pierreux ; mais les chevaux vont bon train. Après trois heures de marche, nous avions franchi une douzaine de milles et atteint *Bennett City* (2).

Bennett City. — Le nom de cité paraît pompeux, appliqué à ce petit groupe de tentes et de cabanes. Il y a même une de ces tentes qu'on nomme *Palace Hotel*. En fait, on n'y est pas trop mal servi : bon bifteck, bon pain, du beurre, du thé, c'est plus qu'il n'en faut pour réjouir des voyageurs affamés.

De *Bennett* à *Miles Canyon*, le voyage se continue en bateau à vapeur sur les lacs *Bennett*, *Tagish* et *Marsh*.

Le gouvernement d'Ottawa a fait faire ici, au cours de l'été dernier, d'importants travaux pour endiguer les eaux et permettre aux bateaux d'y naviguer sans s'échouer sur les bancs de sable.

Canadian Development Company. — A quarante-neuf milles de *Bennett*, sur le lac *Marsh*, se trouve une station de police que l'on

(2) Dans le cours de l'été dernier, le chemin de fer entre *Skagway* et *Summit* s'est prolongé jusqu'à *Bennett City*. C'est une grande amélioration que nous apprécions à notre retour.

reconnaît de loin par le drapeau de la *Canadian Development Company*, portant sur fond blanc une croix rouge avec les initiales *C. D. C.*

Ce poste compte cinq ou six maisons et des écuries pour les montures de la gendarmerie à cheval — *mounted police*.

C'est là que se fait l'inspection des passagers en route pour Dawson. Ils doivent enregistrer leur nom, être porteur d'une somme de \$250.00 au moins, et pourvus de provisions de bouche pour un an.

Ces formalités sont de rigueur. Personne ne peut obtenir de passe-partout autrement.

Un jeune mineur, Irlandais de naissance et venant de New-York, l'eut appris à ses dépens, sans l'intervention et la charité d'une dame française.

Comme le fonctionnaire du gouvernement lui demandait de produire son argent, l'infortuné jeune homme sortit son portefeuille d'un air embarrassé, le tourna et le retourna en tous sens, et, finalement, exhiba tout son avoir : il avait juste \$2.50. C'était la somme exigée, ... moins deux zéros !

— Vous n'irez pas plus loin, lui dit l'agent.

— Mais, monsieur.....

— Inutile d'insister, j'ai mes ordres.

— Que vais-je devenir ?

— On va vous renvoyer à New-York.

— Mais c'est impossible ! — Y pensez-vous, monsieur ? A peine quelques jours me sépare de Dawson, je vous en prie...

L'agent lui tourna le dos, et continua son inspection.

Alors, la bonne dame, qui avait suivi toute cette scène avec une émotion visible, s'approchant du fonctionnaire, lui dit : « Monsieur, je prends à mes charges toutes les dépenses de ce jeune homme. » — En un instant, l'affaire fut réglée.

Le bateau reprend sa course. Nous voguons maintenant sur le lac Marsh, lequel s'encadre de terrains plats sans aucune poésie. Dans le lointain, des collines couronnées de sapins, auxquelles succèdent des plateaux verdoyants, font diversion et procurent à la vue un peu de jouissance.

Miles Canyon. — A *Miles Canyon*, la navigation est brusquement interrompue par deux rapides : le *Miles Canyon* et le *White Horse*.

Le premier se trouve entre deux rives presque perpendiculaires. La rivière, resserrée dans un espace de cinquante pieds, y coule avec

une effrayante rapidité. L'eau bouillonne en fortes vagues déprimées au milieu, de sorte qu'aucun objet flottant ne peut se heurter contre les rochers du bord.

Le *White Horse Rapids*, qui le suit de près, est encore plus dangereux, bien que d'apparence moins sinistre. L'eau, peu profonde et très rapide, y court sur un lit de rochers et se brise, en formant une crête d'écume que l'imagination a pu comparer à une blanche crinière de cheval.

Nous faisons donc portage sur un espace d'environ quatre à cinq milles.

Les voyageurs de toutes conditions et de tous sexes sont obligés d'aller à pied.

Les marchandises et les colis sont transportés sur des tramways d'un genre particulier, trainés sur des rails en bois rond, d'environ dix pouces de diamètre. Chaque voiture, attelée de deux chevaux, peut porter trois tonnes de bagages.

Nous marchons bravement, par une chaleur intense, malgré les cailloux et les broussailles.

A mi-chemin, l'un des conducteurs de tramway, s'apercevant de la démarche pénible de sœur Marie-Praxède, l'invite à monter sur son wagon.

Bientôt sœur Marie-Didace prend place à côté d'elle. Une minute plus tard, nous étions nous-mêmes, sœur Marie-Evariste et moi, installées dans une autre voiture, sur les poches et les couvertures des mineurs. Ainsi, nous nous rendons à *Takhina River*, au pied des rapides.

Takhina River. — Le *Tyrrell*, l'un des meilleurs et des plus beaux bateaux de la *Canadian Development Company*, venait justement de faire escale.

Le cours de la rivière *Takhina* ressemble à celui du *Fraser*, mais ses bords sont plus accidentés, ses rives s'élèvent graduellement jusqu'à des hauteurs considérables appelées « Nids d'hirondelles ».

Pendant le trajet, deux jeunes musiciens qui ont obtenu de voyager sans bourse délier, grâce à leur beau talent, récréent tout le monde par des airs de banjo et de mandoline.

Le 26 juin, à 5 heures du matin, nous étions au pied du lac *Labarge*, à 159 milles de *Bennett*.

Ce lac, aux eaux poissonneuses, a 40 milles de long. On y pêche des carpes pesant jusqu'à quarante livres. M. Courtemanche, l'un des

employés du bateau, en acheta 1,000 livres à 18 centins, pour les revendre à Dawson... un dollar la livre !

Nous prenons ensuite l'Hootalingua ou *Thirty Mile River*, rivière étroite et parfois rapide. Nous la descendons lentement et avec précaution. Cependant, à un endroit où le *James Damville* s'est échoué au commencement de juin, notre vaisseau se heurte violemment contre l'épave et subit des avaries assez considérables, qui nécessitent un retard de sept à huit heures.

Five Fingers Rapids. — Une nouvelle épreuve nous attend au *Five Fingers Rapids*. Ce sont cinq rochers qui s'avancent dans la rivière comme des doigts gigantesques, ne laissant de libre qu'un chenal étroit au courant très fort.

Ce n'est pas du premier coup que le *Tyrell* parvient à franchir le rapide. Plus de six fois, il s'élance à toute vapeur contre le courant ; autant de fois la vague courroucée le rejette dans un détour de la rivière, tout près du rivage. Le retirer de là n'est pas chose facile non plus. On y réussit à force de vapeur et de câbles. Les heures sont longues à l'attente. Presque tous les passagers sont descendus du bateau ; quelques-uns gravissent le rocher à une hauteur de 150 pieds, pour y admirer la nature, à la fois majestueuse et sauvage.

A un moment donné, Thomas Ross, bon Irlandais qui a connu nos sœurs à l'hôpital de Dawson, vint nous avertir que le capitaine allait tenter un effort énergique pour franchir l'écueil. Tout le monde se lève et, d'un regard anxieux, surveille la manœuvre.

Un coup vigoureux du gouvernail dans la direction du courant nous sort enfin de cette passe dangereuse. Dieu en soit béni !

Le reste du voyage s'effectue sans incidents notables.

Fort Selkirk. — A 70 milles de Dawson, nous touchons au Fort Selkirk, ancien poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, aujourd'hui station de la gendarmerie à cheval et d'un détachement de la milice canadienne.

Les casernes attirent tout d'abord l'attention, ce sont de grandes maisons de bois peinturées en brun. Des soldats y montent la garde, ainsi que plusieurs officiers, que nous reconnaissons à leur brillant uniforme.

L'un d'eux se détache de ses compagnons et monte sur le vaisseau.

Il nous souhaite la bienvenue dans un beau langage français, quasi parisien. C'est le lieutenant Leduc, autrefois correspondant de la *Presse*.

Après quelques minutes d'entretien, il nous présente le révérend Père Lefebvre, oblat.

Le missionnaire a commencé au Fort Selkirk la construction d'une petite chapelle, capable de contenir au plus trente personnes et qui suffira pourtant aux besoins de la population catholique du village.

Aux environs du fort, nos regards rencontrent une colline formée de laves refroidies affectant des formes très singulières. On dirait une forteresse, entourée de murs crénelés de quinze à vingt pieds d'élévation. Ces murailles volcaniques paraissent faites de main d'homme, tant les pierres en sont régulièrement superposées.

La chaîne des Selkirk que nous continuons de côtoyer est d'une beauté merveilleuse, unique. Ce ne sont pas des rochers comme la plupart des autres montagnes que nous avons vues, mais des plateaux élevés couverts de verdure et semés, ça et là, de pins et d'autres arbres verdoyants.

Dawson

Le 30 juin, à 9 heures du matin, de joyeux sifflements annoncent l'entrée du bateau dans le port de Dawson.

Au premier signal, M. Erhardt, teneur de livre à l'hôpital, s'était rendu sur le quai, pour nous recevoir. Un instant après arrivent les sœurs Marie-Etienne et Marie-Zéphirin. Le chemin est montagneux, mais nous le gravissons lestement, tant il est vraie que la joie donne des ailes.

Enfin, nous sommes au milieu de nos bien-aimées sœurs. L'émotion est grande ; on pleure, on rit, on parle du couvent de Lachine, sans oublier au préalable, d'aller, en actions de grâces, saluer Notre-Seigneur dans son très Saint-Sacrement.

Le révérend Père Gendreau, vicaire général, s'empresse, lui aussi, de venir nous offrir ses souhaits de bienvenue et de s'enquérir des amis de là-bas.

Dimanche, le 2 juillet, après la grand'messe, nous recevons la visite de l'Hon. juge Dugas, accompagné de sa femme et de Mme Stearns, épouse du capitaine de milice, autrefois de Montréal. L'Hon. M. Girouard d'Arthabaskaville, arrive à son tour, ainsi que M. Gosselin, agent des terres de la Couronne. Ce dernier m'assure qu'il usera de toute son influence pour nous obtenir un terrain plus vaste aux alentours de l'hôpital.

Ces visites et bon nombre d'autres qui se succèdent, nous font

doublement plaisir : elles nous donnent occasion de parler du pays, et sont une preuve de l'estime que l'on porte à nos sœurs dans ce coin de terre si reculé.

La ville. — C'est sur le penchant d'une montagne abrupte et sur la rive droite du Yukon que s'élève la ville de Dawson. Elle est de fondation récente, mais sa position, au centre d'une région aurifère, y a attiré un flot sans cesse grossissant de mineurs de toute nationalité.

Plusieurs d'entre eux sont retournés dans leurs foyers, diversement favorisés de la fortune ; d'autres se sont dirigés sur différents points, au cap Nome, par exemple, dont les mines sont très riches ; d'autres enfin, malades ou invalides, ont dû être rapatriés au frais du gouvernement. La population actuelle, d'à peu près 15,000 âmes, est plus stable. Beaucoup de mineurs y vivent maintenant avec leur femme et leurs enfants.

Le rôle de la femme chrétienne dans ce pays, comme partout d'ailleurs, c'est de faire rayonner la joie dans la famille, par une bonté prévenante, une piété aimable et une force d'âme que l'épreuve ne saurait abattre. Le révérend Père Gendreau, voulant exprimer cette pensée, comparait la femme, en des termes que lui fournit le pays, aux *nuggets*, pépites d'or.

Tout est primitif à Dawson. Les habitations sont faites de troncs d'arbres ; certaines rues n'y sont encore que tracées. Cependant les bureaux du gouvernement, les casernes, les magasins de la Compagnie commerciale de l'Alaska sont des constructions assez convenables. L'église catholique, le presbytère, l'hôpital Sainte-Marie entrent aussi dans la liste des meilleurs édifices. Quelques maisons sont éclairées à l'électricité et plusieurs communiquent entre elles au moyen du téléphone.

On trouve dans cette ville à peu près tous les genres d'industrie. Depuis peu, trois scieries de bois sont en opération, de sorte que tous les nouveaux bâtiments ont pu être construits à la moderne. Il y a des imprimeries, d'où sortent trois journaux quotidiens, des magasins pourvus de tout ce qui est requis pour l'alimentation et le vêtement, et même de tout ce qui peut flatter la vanité.

Au point de vue religieux, la population est desservie par les révérends Pères Oblats. Les offices se font avec une pompe qu'on ne soupçonnerait guère ; le chant surtout est magnifique. Tous les dimanches, il y a grand'messe à 9 heures, pour les Canadiens, et à 11 heures, pour les autres catholiques. Chaque groupe compte environ 150 à 200 personnes.

L'hôpital Sainte-Marie. — A droite de l'église, s'élève l'hôpital Sainte-Marie, construit en 1897, alors que les Jésuites desservaient le territoire du Yukon. Le révérend Père Judge, ému de la pénible situation faite aux mineurs par la fièvre typhoïde qui commençait à sévir, fit alors construire un corps de bâtiment de cinquante pieds sur vingt, à deux étages, et demanda des religieuses. Quatre de nos sœurs, répondant à son appel, partirent de Koserefsky au commencement de septembre. Mais à cette saison, l'eau était si basse que le bateau fut obligé de rebrousser chemin, après quatre semaines d'efforts impuissants.

Cependant la fièvre allait se propageant dans le camp des mineurs. Pour porter secours à ces pauvres malheureux, le dévoué Père Judge ouvrit la porte de son hôpital, s'adjoignit quelques laïques et se fit lui-même l'humble hospitalier des membres souffrants de Jésus-Christ.

L'année suivante, à l'ouverture de la navigation, les sœurs s'empressèrent de se rendre à leur poste de dévouement.

La fièvre reparut au commencement d'août. Chaque jour amenait de nouveaux patients. Dans l'espace de deux semaines, l'établissement était complètement envahi.

La charité du Père Judge fit encore des prodiges. Avec le concours d'amis dévoués et bienfaisants, il entreprit, sur le champ, la construction d'une annexe à trois étages, de soixante-dix pieds de long sur vingt pieds de large, et d'une aile de vingt-huit pieds de largeur sur vingt-trois de longueur. Les travaux furent poussés avec vigueur. Au fur et à mesure qu'un étage était fini, les malades y étaient transportés. Ce logement, en construction, leur offrait encore plus de confort que le sol humide de leurs tentes.

L'épidémie dura trois longs mois et l'hôpital ne désemplit jamais.

La plupart des malades trouvaient dans cet asile le bienfait de la santé, et un grand nombre de catholiques, celui d'une conversion sincère. Revenus au bon Dieu, ces pauvres gens, pleins du désir de se renouveler dans la dévotion à Marie, demandaient aux sœurs qui une médaille, qui un chapelet, qui un scapulaire.

Le révérend Père Judge, épuisé par les travaux de tous genres et par son assiduité auprès des malades, succomba à une pneumonie, contre laquelle tous les secours de l'art furent impuissants. Il expira le 16 janvier 1899, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Ses funérailles ont été une preuve manifeste des sentiments d'affection et de vénération de toute la ville à son égard.

On me saura gré, je n'en doute pas, de donner ici une courte description de l'hôpital Sainte-Marie.

Comme les autres maisons de Dawson, celle-ci est une construction en billes (*logs*), dont les joints, à l'intérieur et à l'extérieur, sont remplis avec de la terre et de la mousse. Les châssis, à l'anglaise, ont quatre pieds sur trois avec un encadrement rustique. Le toit, obtus, est percé à différents endroits pour livrer passage aux tuyaux. Il n'y a pas de galerie autour de la maison, mais un perron de vingt pieds à la porte d'entrée ; on y monte par six degrés.

L'intérieur de l'édifice revêt un caractère original.

Chaque étage a neuf pieds de haut, les plafonds sont en bois comme les planchers ; aucunes peintures ni enduits, mais des billes et cloisons tapissées en coton jaune, bien encollé et passé au blanc de céruse.

L'ameublement est à l'avenant : des couchettes fort simples, avec pailleasse remplie d'herbes séchées et matelas en varech des chaises en bois, des caisses vides en guise de lave-mains, des tables, quelques armoires et beaucoup de poêles, voilà tout.

Combien nous a coûté une telle maison ?

Je la donnerais en quatre, en six, même en cent, aux plus habiles estimateurs de Montréal, qu'ils ne devineraient point.

Cent mille piastres !.....

C'est à peine croyable.

Mais les ouvriers, maçons et charpentiers, recevaient alors quinze à dix-huit piastres par jour ; les simples manœuvres, dix piastres ; et les matériaux se vendaient presque au poids de l'or !

Pendant l'épidémie, il y avait au service de l'hôpital — outre les six religieuses — trente-quatre employés hommes et femmes. Leur salaire s'est élevé à trois mille cent quatre-vingt-quinze piastres par mois, la pension en plus. Les chiffres ci-après donneront au reste une idée du prix de la pension dans ce pays : œufs à la douzaine, \$1.50, sac de farine (100 lbs,) \$10.00, beurre, la livre \$0.50, fromage \$0.50, lait condensé, la caisse \$30.00, crème (*evaporated cream*) \$36.00, cognac, la bouteille \$10.00, champagne \$30.00.

Pour compléter les renseignements concernant l'hôpital Sainte-Marie, j'ajouterai que le révérend Père René, préfet apostolique de l'Alaska, en a cédé la propriété et les charges à notre communauté le 17 juillet dernier, par acte passé devant Son Honneur le juge Dugas. Jusque-là les sœurs n'y avaient exercé qu'une direction secondaire.

L'école. — Une autre œuvre bien chère à la religion, manquait à Dawson, je veux dire une école catholique. Cette institution est arrivée à son heure, grâce à l'esprit d'initiative du révérend Père Gendreau. La maison fut prête au commencement de novembre, et les classes s'ouvrirent avec trente-quatre élèves. Beau début pour un tel pays.

L'enseignement s'y donne en une seule séance, de 10 heures du matin à 2 heures du soir. Ce sont les heures du jour, pendant l'hiver. La méthode intuitive est presque exclusivement employée, à cause de la rareté des manuels : tout le matériel classique étant disparu sous les glaces, dans le naufrage du *Stratton*, le 20 octobre dernier. Cet état de chose ne pourra s'améliorer qu'à la réouverture de la navigation.

En attendant, nos sœurs se dévouent quand même avec ardeur à l'œuvre fondamentale des religieuses de Sainte-Anne : l'instruction et l'éducation chrétienne des enfants.

Les mines d'or du Klondyke

Quels pénibles labeurs demandent l'exploitation de ces gisements aurifères ?

En hiver, travailler sous terre, dans la fumée des feux allumés pour dégeler le sol ; creuser à une profondeur qui varie de huit à vingt pieds, selon que la veine d'or se trouve plus ou moins éloignée de la surface, — tel est le rude métier des chercheurs d'or.

En été, le travail est encore très dur : c'est le lavage du *pay dust*. Cette opération exige des ouvriers qui se tiennent constamment dans l'eau et la boue, en proie à la morsure des moustiques qui les assaillent de tous côtés.

Si, au moins, ces pauvres mineurs avaient un logement convenable pour se reposer la nuit ; mais la plupart campent sous des tentes ou dans les baraques, posés sur un sol humide et mairécageux. Plusieurs de ces logements n'avaient pas même de plancher, avant l'ordonnance émanée du gouverneur au cours de l'été dernier. Par cette ordonnance les mineurs sont obligés de planchéier leurs baraques et d'avoir une couchette suffisamment haute pour les préserver de l'humidité et, par suite, de la fièvre.

Les mines sont divisées en *claims* — ou concessions — de 500 pieds en longueur, dans le sens du cours d'eau, et s'étendant de col-

line à colline de chaque côté. Le prix en est de \$85.00 payables aux commissaires du gouvernement, mais seulement après exploitation de la mine.

Un impôt de dix pour cent est prélevé sur tout montant au-dessous de \$5,000 et de vingt pour cent sur l'excédant de \$5,000. Ces revenus permettent de faire face aux dépenses nécessitées par l'administration de la justice, le maintien du bon ordre, l'établissement des services publics et le soutien des pauvres dans les hôpitaux.

L'an dernier, le gouvernement a payé la jolie somme de \$83,000 pour le soutien des hôpitaux, dont \$43,000 à l'hôpital Sainte-Marie et \$40,000 à l'hôpital *Good Samaritan*.

La perception des impôts se fait avec certaines formalités réglementaires.

Chaque semaine deux cavaliers font le tour des mines, se faisant suivre de deux chevaux et de deux ânes, sur lesquels l'or est chargé à fur et à mesure qu'il est reçu. Au retour, l'un des officiers ouvre la marche, l'autre la ferme ; ils vont ainsi à la résidence du gouverneur, puis, de là, à la banque, y déposer le précieux métal.

En route pour Koserefsky

Cette ville est à 1100 milles de Dawson. On s'y rend par le Yukon. Les révérends Pères René et Camy, ainsi que le Frère Cunningham, sont au nombre des passagers, à bord du *Suzie*.

Les paysages qui nous entourent ressemblent à ceux que j'ai déjà décrits ; ce sont des montagnes, tantôt boisées, tantôt nues.

Nous passons *Rampart City*, *Forty Miles City*, *Circle City* et *Anvick*, petites villes de médiocre importance ; puis nous arrivons à *Eagle City*. Le bateau y stationne deux heures. Le site ici est fort joli et les maisons ont assez bonne apparence. C'est une localité d'avenir, à cause des mines d'or qui se trouvent à douze milles de distance.

Eagle city est une station militaire. Les soldats bordent le rivage à l'arrivée du bateau. Et le major Ray, premier commandant sur toute la ligne de l'Alaska américaine, nous fait l'honneur d'une visite. « Je viens, dit-il, offrir mes respects aux sœurs et voir, en même temps, si la révérende mère accepterait la direction d'un hôpital dans cette ville. » Il ajoute que, pour favoriser cet établissement, il est prêt à mettre à la disposition des Jésuites sa scierie mécanique, ses outils, etc., etc...

Le bateau s'est remis en route. Des villages indiens se dessinent à nos regards, se succédant avec une physionomie toujours à peu près la même. Le 21 juillet, après cent heures de navigation, nous arrivons à notre chère maison de Koserefsky.

Koserefsky — Mission Sainte-Croix

Je passe sous silence les premiers instants, si doux et joyeux, de notre entrevue : ma plume, impuissante, se refuserait à les décrire. Notre joie cependant était assombrie par l'absence de nos chères sœurs Marie-Benoît et Marie de la Passion parties, le 16 du mois précédent, pour un campement de pêche.

Nous nous rendîmes aussitôt à la chapelle où les religieuses entonnèrent le *Magnificat*.

Une relique de sainte Anne, entourée de fleurs et de lumières, était exposée sur l'autel. Cette précieuse relique appartient aux révérends Pères de la mission. Ils avaient eu la bienveillance de la prêter à la chapelle du couvent, pour tout le temps de la neuvaine préparatoire à la fête de notre bonne Mère.

Le village de Koserefsky, situé à l'embouchure du Shageluk, un bras du Yukon, présente un aspect tout différent des autres villages indiens. Ceux-ci sont d'une malpropreté répugnante, celui-là est propre et joli. A l'entrée se dresse fièrement un mai, surmonté du drapeau américain. Autour de la chapelle se groupent la maison des Pères, l'école industrielle des garçons, le magasin des provisions, quelques dépendances et, depuis peu, une scierie de bois.

Lorsque les sœurs Marie-Etienne, Marie-Pauline et Marie-Joseph-Calazance y arrivèrent, en 1888, elles durent loger pendant trois mois sous une tente, en attendant la construction de leur maison, la première habitation élevée sur le sol de Koserefsky.

Celles des Indiens sont souterraines. C'est un trou de trois à quatre pieds de profondeur, surmonté d'un toit en branches d'arbre que recouvre une épaisse couche de terre. Dans ces chétives cases, de dix à douze pieds carrés, sont réunies trois ou quatre familles entassées les unes sur les autres. En été, elles vivent sous des tentes.

Lors de sa fondation, en 1888, la mission Sainte-Croix était presque complètement isolée : un seul vaisseau, au mois de juillet, lui apportait, avec quelques provisions, les nouvelles du monde civilisé. Aujourd'hui, plusieurs bateaux montent le Yukon, depuis Saint-

Michel jusqu'à Dawson. Un bureau de poste a été récemment établi à Koserefsky. Le service postal n'est pas régulier, il est vrai, mais on dit, qu'avant peu, le courrier arrivera tous les mois.

L'éducation des enfants à Koserefsky

Les sœurs de Sainte-Anne, humbles auxiliaires des révérends Pères Jésuites, se dévouent ici à la conversion des Indiens, par tous les moyens en leur pouvoir. Leur œuvre principale est avant tout l'instruction des garçons et des filles. Elles ont la direction d'un internat d'enfants indigènes recueillis, ça et là, dans les villages avoisinants. Le nombre des pensionnaires est allé jusqu'à cent, mais il ne dépasse guère quatre-vingt depuis que l'on en a fait un choix plus sévère.

Ces enfants sont un peu comme le sol qui les a vu naître : guère attrayants au premier abord, mais au fond doués de belles qualités naturelles. Ainsi leur mémoire est étonnante, leur goût pour le chant et la musique très prononcé. J'ai été étonné de les entendre chanter, un dimanche, la messe du sixième ton et certaines hymnes liturgiques à la bénédiction du très Saint-Sacrement.

Ils sont d'une docilité remarquable, ce qui rend facile l'œuvre de leur éducation. Aussi réussissent-ils dans toutes les spécialités de l'instruction primaire. La plupart d'entre eux parlent bien l'anglais au bout d'un an.

Les garçons, sous l'habile direction des Jésuites, se préparent à devenir des citoyens utiles. On trouve parmi eux d'excellents boulangers, d'habiles jardiniers et d'assez bons menuisiers... Quelques-uns des anciens sont employés sur les bateaux comme pilotes, ou comme *traders* pour les échanges à faire avec les Indiens.

Les filles, de leur côté, apprennent à confectionner tous leurs vêtements, à préparer les aliments, à blanchir le linge, etc. Elles cousent et tricotent, comme en pays civilisé. A l'arrivée des sœurs en cette contrée, le sol n'avait jamais été cultivé. Aujourd'hui les légumes viennent abondamment. On a récolté l'an dernier, dans le jardin du couvent, 250 minots de pommes de terre, 20 minots de navets, 20 minots de carottes, 4000 pommes de choux. Cette fertilité, sous un climat si froid, tient à ce que le soleil est au dessus de l'horizon près de trois mois consécutifs.

Nos sœurs n'ont rien en propre et ne reçoivent aucun salaire ;

mais la Providence a-t-elle jamais manqué à ceux qui ont tout quitté pour Dieu et pour les âmes ? La mission est soutenue en grande partie, par l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi. Le gouvernement américain n'a accordé jusqu'à présent qu'un léger octroi pour l'école indienne. Ce sont les Jésuites qui pourvoient aux besoins des sœurs et qui fournissent aux enfants tout ce qui leur est nécessaire pour la nourriture et le vêtement.

La principale nourriture des Indiens est le poisson sec et le poisson frais et gelé, ou bien la graisse de phoque et de baleine ; ils ne connaissent pas le pain, boivent peu pendant le repas, mais beaucoup d'eau fraîche tout le jour. Nos internes tout en conservant ces goûts primitifs, acceptent volontiers quelques modifications dans leur régime alimentaire. On sert au déjeuner et au souper, avec du pain à satiété, un gruau d'avoine sans sel ni sucre qu'ils mangent de fort bon appétit, surtout lorsqu'on y mêle quelques gouttes de mélasse. Au dîner, ils ont du poisson avec des légumes et, de temps en temps, des viandes en conserve et du lard salé. Quand, par un jour de congé ou à l'occasion d'une fête religieuse, on leur donne du thé sucré, des confitures, quelques bonbons, dons de nos bienfaitrices de San Francisco, c'est alors une joie exubérante !

Les missionnaires — Le Rév. Père Jette

Les indigènes ne connaissent guère la monnaie avant ces années dernières. Les missionnaires payaient leur travail en nature : farine, thé, tabac, poudre, étoffe, etc., etc. Ils échangeaient de même le poisson ou le gibier.

Mais depuis que les blancs font le commerce avec les Indiens, ceux-ci veulent être payés en espèces sonnantes. De là, la détermination des Jésuites d'essayer eux-mêmes de la pêche. Je n'ai pas été témoin des préparatifs du départ pour la pêcherie au mois de juin dernier ; mais j'étais présente au retour. Après sept semaines passées sur les bords du Kusilvak, nos braves pêcheurs arrivèrent à la mission, halés par le soleil, contents cependant de la bénédiction accordée à leurs travaux. Ils rapportaient trente-quatre barils de poissons salé et cinq à six mille poissons fumés ou séchés.

Voici le capitaine du bateau de pêche, le *Saint-Joseph*. C'est le révérend Père Jetté. A son accoutrement, redingote écourtée et vieux chapeau de feutre, il eût été difficile de reconnaître en lui le

fil du lieutenant-gouverneur de la province de Québec. Mais sa noble simplicité, sa belle et douce figure, nous révélèrent bientôt le zélé missionnaire, qu'on appelle déjà en ce pays un autre François-Xavier.

Pendant les quelques jours qu'il passa à Sainte-Croix, j'ai eu l'avantage de rencontrer deux ou trois fois le bon Père Jetté, de converser avec lui, et surtout d'assister à sa messe. Mon prie-Dieu n'étant qu'à deux pas du marche-pied de l'autel, je pouvais contempler à loisir ce fervent religieux et m'édifier de sa piété angélique pendant le saint sacrifice. Qu'il était beau de le voir prier !..... Si sa mère était ici, me disais-je, que de douces larmes elle verserait.

Au cours d'un entretien avec le révérend Père, il me raconta l'un des incidents de sa vie de missionnaire ; je le donne ici comme un bel exemple d'abnégation.

Revenant, avec un sauvage d'une mission éloignée, le Père Jetté s'égarait et marcha longtemps, jusqu'à ce qu'enfin, à bout de provisions, et les chiens à bout de forces, il lui fallut s'arrêter.

La nuit était venue et le religieux se préparait à se coucher dans la neige, bien enveloppé dans ses couvertures, lorsque le sauvage lui dit : « Père, je m'y reconnais, je crois qu'à deux heures de distance, nous trouverons une petite maison. » - Ils la trouvèrent en effet. « Mais comment y entrer ? » — disait le Père à son sauvage. — « Ne sois pas inquiet, répondit celui-ci, chez nous, on ne ferme jamais la porte, tout le monde peut entrer librement et se servir comme chez soi. »

Voilà les deux voyageurs dans la casine. Leurs premiers soins sont pour les chiens, ils les enveloppent chaudement et leur donnent quelques morceaux de poisson pris au logis. Le sauvage fait ensuite du feu ; le Père cherche dans son sac quelques restes de provisions, il en tire une poignée de thé et des croutons.

A ce moment, le maître de céans se réveille : « Hôla ! que voulez-vous ? » L'autre de répondre : « Sois tranquille, ce sont des amis qui se sont égarés ; ils ont faim, ils ont froid. » — « C'est bon, fit le vieux sauvage, sers-toi, tout ce qui est dans la maison est à toi comme à moi. »

Le souper pris, les deux voyageurs repartent. Il était deux heures du matin ; ils arrivèrent au village vers le soir.

Les incidents de ce genre ne sont pas rares dans la vie des missionnaires alaskasiens, obligés de visiter des missions qui se développent.

sur un rayon de deux à trois cents milles. L'été, ils se rendent d'un village à l'autre en canot, car la seule route praticable en cette saison est celle des rivières. En hiver, il faut adopter le traîneau, avec attelage de chiens. Ces excursions sont souvent marquées d'accidents fâcheux. Parfois ce sont des accumulations de glace qui rendent la route impraticable ; ici, c'est le traîneau qui se heurte soudain contre un obstacle inaperçu ; là, c'est la neige fondante qui ne permet plus aux chiens d'avancer ; plus loin, perdu dans le désert au milieu d'une grosse tempête, le missionnaire est obligé de s'étendre dans la neige, où il se tapit comme une bête fauve en attendant non pas le soleil, il ne paraît guère, mais le beau temps.

L'hiver dernier, le révérend Père Lucchési revenant de Kuskokwin, par un froid excessif, se gela le pouce droit à tel point qu'on crut pour un moment l'amputation nécessaire ; mais Dieu heureusement ne lui demanda point ce sacrifice, qui aurait pu le priver du bonheur de célébrer la sainte messe.

Religion des Indiens

La religion des Indiens consiste dans des pratiques superstitieuses, auxquelles président des devins, appelés *chamans*, qui exercent une grande influence sur les intelligences de ce pauvre peuple.

Le sauvage croit à l'existence d'esprits bons et d'esprits mauvais. Comme les bons ne lui inspirent aucune crainte, il n'a d'attentions que pour les méchants, de sorte que sa religion se réduit à faire des offrandes au démon.

Le *chaman* est à la fois le sorcier et le médecin de ces tribus. Il a pouvoir non seulement sur les esprits ; mais, par ceux-ci, sur les maladies et les éléments. Quelqu'un est-il malade, aussitôt le *chaman* est appelé, et c'est par mille sorcelleries qu'il s'efforce de se rendre l'esprit propice.

Sœur Marie-Benott, chargée de la visite des malades, a été témoin de scènes incroyables de la part de ces sorciers. Elle a pu voir de près les efforts du démon pour ravir à l'influence du prêtre, au moment suprême, des âmes rachetées au prix du sang d'un Dieu.

Un jour qu'elle était appelée auprès d'une femme malade, elle partit avec son interprète, Barbara, enfant de treize ans. Après trois quarts d'heure de marche, toutes deux atteignaient une colline dans le flanc de laquelle sont pratiquées les huttes souterraines du village indien.

Sœur Marie-Benoît se fait indiquer la demeure de la malade, et descend, avec Barbara, dans un trou de quatre pieds de profondeur. Elle traverse un sombre couloir de deux pieds carrés sur huit de longueur. Alors, soulevant la natte qui sert de porte, elle entre dans une des plus grandes casines de Koserefaky.

Une estrade, posée à trois ou quatre pieds du sol, entoure la cabane et sert à la fois de lit, d'armoire, de siège, etc., etc. C'est là qu'est étendue la malade.

A l'aspect des visiteuses, cette femme, à la physionomie repoussante, se soulève sur son grabat et leur demande d'une voix rauque *l'eau qui guérit*. La religieuse lui administre une potion adoucissante, que la pauvre femme boit à petite gorgée en disant : *Kiti ianissu munun !* — C'est bon. — La sœur, pensant l'avoir déjà touchée, essaie de lui parler du *Yoyit*, du ciel, où elle pourrait être heureuse *sâhâyan*, toujours, si elle voulait croire au bon Dieu qui le donne à ceux qui l'aiment..... Mais la vieille Indienne reste sourde aux exhortations de sa garde-malade, qui se retire en priant, se promettant bien de revenir à la charge.

Elle revint, en effet, et plus d'une fois pendant cinq jours consécutifs, lavant, pansant, réchauffant et soignant ce misérable corps consumé par la fièvre et couvert de vermine. La malade finit par écouter les bonnes paroles de la charitable visiteuse. — Mais quand celle-ci lui parle de confesser ses péchés au prêtre pour qu'ils soient pardonnés, la vieille s'écrie : « Je n'ai pas de péchés, je ne sais pas ce que c'est que le mal » !

Après deux autres visites qui n'eurent guère de meilleurs résultats, mais au cours desquelles une médaille de la sainte Vierge avait été glissée dans le lit de la mourante, on résolut de faire un effort suprême pour arracher cette âme à l'enfer.

Satan, de son côté, s'était armé de toutes pièces pour défendre ses prétendus droits. Il avait rassemblé dans la casine, outre le *chaman*, dix-sept personnes, qui y faisaient un vacarme d'enfer quand revint la pauvre sœur. C'était le festin traditionnel destiné à conjurer la mort. Un peu plus tard arrivaient six traîneaux chargés d'Indiens qui venaient exécuter la danse funèbre.

La mourante, dépouillée de ses couvertures, était revêtue d'un mantelet d'indienne et d'un vieux couvre-pied. A côté d'elle, des cris, des rires, une orgie !

A la vue de la religieuse, le sorcier lui dit : « C'est inutile de lui parler, elle ne t'entendra pas ». Et tous de vociférer à la vieille

Indienne : « Ne la crois pas ! Il n'y a pas d'enfer ! Quand tu seras morte, ton esprit restera comme tes os dans notre village ! C'est le mauvais esprit qui fait mourir : il faut nous le rendre favorable en méprisant le bon esprit ».

Malgré ce tintamarre épouvantable, sœur Marie-Benoît ne se laissa pas intimider. Sans s'occuper de personne, elle fit du feu, plaça des bouteilles d'eau chaude aux pieds de la moribonde et lui administra quelques drogues.

Sa contenance énergique eut l'effet d'une bonne douche d'eau glacée sur toutes ces têtes chaudes ! Il se fit un grand silence et la chère sœur reprit d'un air ferme : « Vous n'avez pas de cœur ! Si vous eussiez prié au lieu de festoyer, le bon Dieu aurait guéri cette femme. Mais vous êtes des méchants, vous riez pendant qu'elle souffre, vous voyez qu'elle va mourir et vous voulez laisser descendre son âme en enfer. Vous lui dites qu'il n'y en a pas. Vous savez pourtant le contraire. Oui, il y a un enfer... où vous irez tous si vous continuez ainsi ». Ils écoutaient déconcertés ; et même avant la fin du discours, les plus poltrons s'étaient déjà glissés derrière la natte. Les filles de la malade persuadèrent alors à leur mère d'écouter les bons avis de la sœur-médecin.

A l'arrivée du missionnaire, les suppôts de Satan essayèrent bien de recommencer le vacarme ; mais le Père Monroe, à son tour, leur imposa silence, leur reprochant leur endurcissement et, le crucifix à la main, il leur prêcha les grandes vérités du salut.

C'était une scène à tenter le pinceau des artistes : un pâle rayon de soleil, s'infiltrant par l'unique fenêtre du toit, illuminait la noble figure du prêtre ; sur l'estrade de l'enceinte, de farouches visages dont les yeux flamboyaient dans l'ombre ; dans un coin, la pauvre mourante, auprès de laquelle priait une religieuse.

Le Père Monroe parla deux heures. Les Indiens, subjugués par son énergique volonté, se taisaient et l'écoutaient attentivement. La malade ouvrit enfin les yeux à la lumière de la vérité. Sur le point de paraître devant Dieu, elle pleura ses péchés, elle pria, elle reçut les sacrements et son âme, purifiée, témoigna un grand désir d'aller au ciel. Deux jours plus tard, la vieille Indienne mourait en paix et recevait la sépulture chrétienne.

L'évangélisation de l'Alaska sera l'œuvre du temps : les conversions sont rares chez les adultes, à cause de leur obstination dans leurs croyances. Mais le plus grand obstacle à l'action des missionnaires,

c'est l'opposition des devins, qui, dans un but intéressé, entretiennent l'ignorance et la superstition parmi les indigènes. On compte, et avec raison, sur la jeunesse élevée dans les écoles catholiques de Kose-refsky et de Nulato, pour former plus tard de bonnes chrétiennetés.

Jusqu'ici la plupart des enfants sortis de l'école avec une connaissance suffisante de notre sainte religion, sont demeurés fidèles à leur foi, malgré les dangers de toutes sortes semés sur leurs pas. Il y a lieu d'espérer que ces exemples auront une heureuse influence sur la tribu.

Dans une mission donnée au village de Noyikakic, au carême dernier, le révérend Père Rogaru reconnut plusieurs des enfants de l'école Sainte-Croix, qui lui témoignèrent de toutes manières la sincérité de leurs dispositions. Tous accomplirent avec piété le devoir pascal. Les gens du village, excepté deux, entraînés par cet exemple, assistèrent aux instructions du missionnaire ; et l'un des plus influents voulut même recevoir le saint baptême.

Je termine cette lettre, déjà trop longue, en invitant le lecteur à faire, en esprit, avec moi un petit pèlerinage à Nulato, lieu sanctifié par le sang du premier apôtre de l'Alaska, Mgr Seghers. L'endroit précis où s'accomplit le drame sanglant du 28 novembre 1886, se trouve à proximité d'un rocher, qui se dresse sur la rive du fleuve, à cinquante milles de Nulato. Une croix de bois y a été plantée.

J'implore aussi une courte prière en faveur des religieux et des religieuses qui poursuivent, là-bas, au prix de sacrifices innombrables, l'œuvre si héroïquement commencée.

Veuillez agréer l'hommage du profond respect avec lequel je demeure,

Monsieur le directeur,

Votre très humble servante,

Sr MARIE DE L'ANGE-GARDIEN,

Supérieure générale des sœurs de Sainte-Anne.



nent
avec
Kose-
s.
mais-
leur
y a
ence

même
s de
sin-
voir
uple,
ents

our à
ctifié
droit
6, se
ve, à

des
bles,

el je

N,
nne.